

Gamiani, ou Une nuit d'excès

Alfred de Musset



Project Gutenberg

Gamiani, ou Une nuit d'excès

Alfred de Musset



Project Gutenberg

The Project Gutenberg eBook of Gamiani, ou Une nuit d'excès

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Gamiani, ou Une nuit d'excès

Author: Alfred de Musset

Release date: October 7, 2008 [eBook #26806]

Most recently updated: January 4, 2021

Language: French

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/26806

Credits: Produced by Daniel Fromont

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK GAMIANI, OU
UNE NUIT D'EXCÈS ***

Produced by Daniel Fromont

[Transcriber's note: Alfred de Musset (1810-1857)], *Gamiani ou Une nuit d'excès* (1833) édition de 1833

A French classic erotic story]

Opinion de l'auteur anonyme [peut-être Joris-Karl Huysmans] de la préface de *Gamiani* édition de 1876:

"Tout le monde sait que Musset se trouvant, une nuit, à souper en joyeuse compagnie, paria - à l'heure où les bougies font éclater leurs collerettes de cristal - qu'en évitant toute expression crue ou érotique, il écrirait à l'encontre des Anciens, le volume le plus *Cela* que l'on pourrait rêver dans ce genre! Inutile de dire qu'il gagna son pari."

Opinion de l'auteur anonyme [Jules Gay] de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage et des livres facétieux pantagruéliques, scatologiques, satyrique par M. Le C. D'I****:

"Dans *Gamiani*, la passion domine tout en souveraine, passion complexe de l'esprit, du coeur et des sens arrivant au paroxysme de la fièvre hystérique, à la folie et même jusqu'au crime. Cette production étrange restera pour compléter la littérature d'une époque qui a fourni tant d'oeuvres excentriques dans tous les genres. Après avoir répétés les on-dit sur l'auteur présumé de cet ouvrage, nous nous permettons d'ajouter que la première partie nous paraît écrite d'abondances sous l'inspiration d'un récit ou d'un souvenir. Il n'en est pas de la deuxième, dont le style est plus travaillé, l'action plus extravagante, et semble tout à fait rentrer dans le domaine de la collaboration; on y sent l'effet de l'imagination qui cherche à s'échauffer et ne parvient à produire que l'horrible. La première partie en question est

l'oeuvre de Musset; mais la seconde partie, celle qui concerne les femmes, est attribuée à la personne à laquelle fait allusion le roman de *Lui et Elle* de M. Paul de Musset [i.e. George Sand]."

Opinion de l'auteur anonyme [PH. J. .G. B. i.e. Vital-Puisant] de la *Notice anecdotico-bibliographique sur le Gamiani d'Alfred de Musset* (1874):

"Quelque temps après la Révolution de 1830, une dizaine de jeunes gens, pour la plupart destinés à devenir célèbres dans les lettres, la médecine ou le barreau, se trouvaient réunis dans un des plus brillants restaurants du Palais-Royal. Les reliefs d'un splendide souper et le nombre de flacons vides témoignaient en faveur du robuste estomac, et partant, de la gaieté des convives. On était arrivé au dessert, et tout en faisant pétiller le champagne, on avait épuisé la conversation sur la politique d'abord, et ensuite sur les mille sujets à l'ordre du jour à cette époque. La littérature devait nécessairement avoir son tour. Après avoir passé en revue les divers genres d'ouvrages qui, depuis l'antiquité, ont tour à tour été l'objet d'une admiration plus ou moins passagère, on en vint à parler du genre érotique. Aussi, depuis les *Pastorales* de Longus, jusqu'aux cruautés luxurieuses du Marquis de Sade, depuis les *Epigrammes* de Martial et les *Satires* de Juvénal jusqu'aux *Sonnets* de l'Arétin, tout fut passé en revue. Après avoir comparé la liberté d'expression de Martial, Properce, Horace, Juvénal, Térence, en un mot, des auteurs latins, avec la gêne que s'étaient imposée les divers écrivains érotiques français, quelqu'un fut amené à dire qu'il était impossible d'écrire un ouvrage de ce genre sans appeler les choses par leur nom; l'exemple de La Fontaine était une exception; que, d'ailleurs la poésie française admettait ces sortes de réticences et savait même, par la finesse et une heureuse tournure de phrase, s'en créer un charme de plus, mais qu'en prose on ne pouvait rien produire de passionné ni d'attrayant. Un jeune homme qui, jusqu'alors, s'était contenté d'écouter la conversation d'un air

rêveur, sembla s'éveiller à ces derniers mots, et prenant la parole: Messieurs, dit-il, si vous consentez à vous réunir de nouveau ici, dans trois jours, j'espère vous convaincre qu'il est facile de produire un ouvrage de très haut goût sans employer les grossièretés qu'on a coutume d'appeler des naïvetés chez nos bons aïeux, tels que Rabelais, Brantôme, Béroalde de Verville, Bonaventure Des Periers et tant d'autres, chez lesquels l'esprit gaulois brillerait d'un éclat tout aussi vif, s'il était débarrassé des mots orduriers qui salissent notre vieux langage. La proposition fut acceptée par acclamation, et trois jours après, notre jeune auteur apportait le manuscrit de l'ouvrage que nous présentons aux amateurs. Chacun des assistants voulut en posséder une copie, et l'indiscrétion de l'un d'entre eux permit à un éditeur étranger de l'imprimer, en 1833, dans le format in-4° et orné de grandes gravures coloriées. (...) A l'époque de la publication de cet ouvrage, des gens de lettres très-sérieux et à même de ne point se tromper, ont prétendu que l'illustre romancière contemporaine, qui écrit sous le nom de *** ** [i.e. George Sand], avait collaboré avec Alfred de Musset à la rédaction de ce roman de *haut goût*. Nous ne sommes guère compétent pour nous poser en juge dans cette attribution; si pourtant nous en référant à ce que l'on ajoute sur ce sujet (cette dame avait la passion de l'amour lesbien) nous ne serions pas taxé de témérité en accordant un certain degré de foi à cette allégation."

Observation: Les éditions ultérieures de *Gamiani ou une nuit d'excès* sont intitulées *Gamiani ou deux nuits d'excès*.

Note: l'orthographe de l'édition 1833 a été conservée.

Gamiani

ou

UNE NUIT D'EXCES

Bruxelles

1833

Gamiani.

Minuit sonnait, et les salons de la Comtesse Gamiani resplendissaient encore de l'éclat des lumières.

Les rondes, les quadrilles s'animaient, s'emportaient aux sons d'un orchestre enivrant. Les toilettes étaient merveilleuses, les parures étincelaient.

Gracieuse, empressée, la maîtresse du bal semblait jouir du succès d'une fête préparée, annoncée à grands frais. On la voyait sourire agréablement à tous les mots flatteurs, aux paroles d'usage que chacun lui prodiguait pour payer sa présence.

Renfermé dans mon rôle habituel d'observateur, j'avais déjà fait plus d'une remarque qui me dispensait d'accorder à la Comtesse Gamiani le mérite qu'on lui supposait. Comme femme du monde, je l'eus bientôt jugée,

il me restait à disséquer son être moral, à porter le scalpel dans les régions du coeur; et je ne sais quoi d'étrange, d'inconnu, me gênait, m'arrêtait dans mon examen. J'éprouvais une peine infinie à démêler le fond de l'existence de cette femme dont la conduite n'expliquait rien.

Jeune encore avec une immense fortune, jolie au goût du grand nombre, cette femme sans parents, sans amis avoués, s'était en quelque sorte individualisée dans le monde. Elle dépensait seule, une existence capable, en toute apparence, de supporter plus d'un partage

Bien des langues avaient glosé, finissant toujours par médire: mais, faute de preuve, la Comtesse demeurait impénétrable.

Les uns l'appelaient une *Foedora* (1) [(1) *Foedora* - La femme sans coeur, Roman de Balzac.], une femme sans coeur et sans tempérament; d'autres lui supposaient une âme profondément blessée et qui veut désormais se soustraire aux déceptions cruelles.

Je voulais sortir du doute: Je mis à contribution toutes les ressources de ma logique; mais ce fut en vain, je n'arrivai jamais à une conclusion satisfaisante.

Dépité, j'allais quitter mon sujet, lorsque, derrière moi, un vieux libertin, élevant la voix, jeta cette exclamation: Bah! c'est une Tribade.

Ce mot fut un éclair, tout s'enchaînait, s'expliquait, il n'y avait plus de contradiction possible.

Une Tribade! Oh! ce mot retentit à l'oreille, d'une manière étrange: puis, il élève en vous je ne sais quelles images confuses de voluptés inouïes, lascives à l'excès. C'est la rage luxurieuse, la lubricité forcenée, la jouissance horrible qui reste inachevée.

Vainement j'écartai ces idées, elles mirent en un instant mon imagination en débauche. Je voyais déjà la Comtesse nue, dans les bras d'une autre femme, les cheveux épars, pantelante, abattue et que tourmente encore un plaisir avorté.

Mon sang était de feu, mes sens grondaient, je tombai comme étourdi sur un sofa.

Revenu de cette émotion, je calculai froidement ce que j'avais à faire pour surprendre la Comtesse: il le fallait à tout prix.

Je me décidai à l'observer pendant la nuit, à me cacher dans sa chambre à coucher. La porte vitrée d'un cabinet de toilette faisait face au lit. Je compris tout l'avantage de cette position; et, me déroband, à l'aide de quelques robes suspendues, je me résignai patiemment à attendre l'heure du Sabbat.

J'étais à peine blotti, que la Comtesse parut, appelant sa Camériste, jeune fille au teint brun, aux formes accusées.

"Julie, je me passerai de vous ce soir. Couchez-vous.... ah! si vous entendiez du bruit dans ma chambre, ne vous dérangez pas, je veux être seule."

Ces paroles promettaient presque un Drame. Je m'applaudissais de mon audace.

Peu-à-peu, les voix du salon s'affaiblirent, la comtesse resta seule avec une de ses amies, Melle *Fanny* B***. Toutes deux se trouvèrent bientôt dans la chambre et devant mes yeux.

Fanny. Quel fâcheux contre-temps! la pluie tombe à torrents, et pas une voiture.

Gamiani. Je suis désolée comme vous; par malencontre ma voiture est chez le sellier.

"F. — Ma mère sera inquiète.

"G. — Soyez sans crainte, ma chère Fanny, votre mère est prévenue, elle sait que vous passez la nuit chez moi. Je vous donne l'hospitalité.

"F. — Vous êtes trop bonne, en vérité. Je vais vous causer de l'embarras.

"G. — Dites, un vrai plaisir. C'est une aventure qui me divertit..... je ne veux pas vous envoyer coucher seule dans une autre chambre, nous resterons ensemble.

"F. — Pourquoi? Je dérangerai votre sommeil.

"G. — Vous êtes trop cérémonieuse.... voyons! Soyons comme deux jeunes amies, comme deux pensionnaires."

Un doux baiser vint appuyer ce tendre épanchement.

"G. — Je vais vous aider à vous deshabiller. Ma femme de chambre est couchée, nous pouvons nous en passer....

"Comme elle est faite! heureuse fille! J'admire votre taille.

"F. — Vous trouvez qu'elle est bien?

"G. — Ravissante!

"F. — Vous voulez me flatter....

"G. — O merveilleuse! quelle blancheur! c'est à en être jalouse.

"F. — Pour celui-là, je ne vous le passe pas, franchement vous êtes plus blanche que moi.

"G. — Vous n'y pensez pas, enfant!... otez donc tout, comme moi. Quel embarras! on vous dirait devant un homme. Là! voyez dans la glace.... comme Pâris vous jetterait la pomme. Friponne! elle sourit de se voir si belle. — Vous méritez bien un baiser sur votre front, sur vos joues, sur vos lèvres. Elle est belle partout partout....."

La bouche de la comtesse se promenait, lascive, ardente sur le corps de Fanny. Interdite, tremblante, Fanny laissait tout faire et ne comprenait pas.

C'était bien un couple délicieux de volupté, de grâces, d'abandon lascif, de pudeur craintive. On eut dit une Vierge, une Ange, aux bras d'une Bacchante en fureur.

Que de beautés livrées à mon regard, quel spectacle à soulever mes sens.

F. — Oh! que faites-vous? laissez, Madame, je vous prie....

G. — Non, non, ma Fanny, mon enfant ma vie, ma joie. Tu es trop belle, vois-tu! je t'aime! je t'aime d'amour, je suis folle!..."

Vainement l'enfant se débattait. Les baisers étouffaient ses cris. Pressée, enlacée, sa résistance était vaine La comtesse dans son etreinte fougueuse l'emportait sur son lit, l'y jetait comme une proie à dévorer.

"F. — Qu'avez-vous! O dieu! Madame; mais c'est affreux!.... Je crie, laissez-moi.... vous me faites peur....."

Et des baisers plus vifs, plus pressés, répondaient à ces cris. Les bras enlacaient plus fort, les deux corps n'en faisaient qu'un.

"G. Fanny, à moi! à moi tout entière! viens! voilà ma vie. Tiens!.... c'est du plaisir.... comme tu trembles, enfant.... Ah! tu cèdes....

"F: — C'est mal! C'est mal! vous me tuez.. ah!.... je meurs.

"G. — Oui, serres-moi, ma petite, mon amour. Serres bien; plus fort. Qu'elle est belle dans le plaisir!... Lascive!... tu jouis, tu es heureuse... oh! Dieu!

Ce fut alors un spectacle étrange. La Comtesse, l'oeil en feu, les cheveux épars, se ruait, se tordait sur sa victime que les sens agitaient à son tour. Toutes deux se tenaient, s'étreignaient avec force. Toutes deux se renvoyaient leurs bonds, leurs élans, étouffaient leurs cris, leurs soupirs dans des baisers de feu.

Le lit craquait aux secousses furieuses de la Comtesse.

Bientôt épuisée, abattue, Fanny laissa tomber ses bras. Pâle, elle restait immobile comme une belle morte.

La Comtesse délirait. Le plaisir la tuait et ne l'achevait pas. Furieuse, bondissante, elle s'élança au milieu de la chambre, se roûla sur le tapis, s'excitant par des poses lascives, bien follement lubriques, provoquant avec ses doigts tout l'excès des plaisirs....

Cette vue acheva d'égarer ma tête.

Un instant, le dégoût, l'indignation m'avaient dominé; je voulais me montrer à la Comtesse, l'accabler du poids de mon mépris. Les sens furent plus forts que la raison. La chair triompha superbe, frémissante. J'étais étourdi, comme fou. Je m'élançai sur la belle Fanny, nû, tout en feu, pourpré, terrible. Elle eut à peine le temps de comprendre cette nouvelle

attaque que, déjà triomphant, je sentais son corps souple et frêle trembler, s'agiter sous le mien répondre à chacun de mes coups. Nos langues se croisaient brûlantes, acérées, nos âmes se fondaient dans une seule.

"F. — Ah! Dieu!.... on me tue...."

A ces mots, la belle se raidit, soupire et puis retombe en m'inondant de ses faveurs.

Ah Fanny, m'écriai-je, attends... à toi... ah!....

A mon tour, je crus rendre toute ma vie.

Quel excès!.... Anéanti, perdu dans les bras de Fanny, je n'avais rien senti des attaques terribles de la Comtesse.

Rappelée à elle par nos cris, nos soupirs, transportée de fureur et d'envie, elle s'était jetée sur moi pour m'arracher à son amie. Ses bras m'étreignaient en me secouant, ses doigts creusaient ma chair, ses dents mordaient.

Ce double contact de deux corps suant le plaisir, tout brûlants de luxure, me ravivait encore, redoublait mes désirs.

Le feu me touchait partout. Je demeurai ferme, victorieux au pouvoir de Fanny; puis, sans rien perdre de ma position, dans ce désordre étrange de trois corps se mêlant, se croisant, s'enchevêtrant l'un dans l'autre, je parvins à saisir fortement les cuisses de la Comtesse, à les tenir écartées au dessus de ma tête.

"Gamiani! à moi! portez-vous en avant, ferme sur vos bras!"

Gamiani me comprit, et je pus à loisir poser ma langue active, dévorante sur sa partie en feu.

Fanny insensée, éperdue, caressait amoureusement la gorge palpitante qui se mouvait au dessus d'elle.

En un instant la comtesse fut vaincue, achevée.

"G. Quel feu vous allumez! C'est trop..... grâce!... oh!.... quel jeu lubrique! vous me tuez.... Dieu! j'étouffe."

Le corps de la Comtesse retomba lourdement de côté comme une masse morte.

Fanny plus exaltée encore, jette ses bras à mon cou, m'enlace, me serre, croise ses jambes sur mes reins.

"F. — Cher ami! à moi... tout à moi. Modère un peu... arrête.... là.... ah!..... va plus vite... va donc..... oh! je sens!... je nage!.... je....."

Et nous restâmes l'un sur l'autre étendus, raides, sans mouvement; nos bouches entrouvertes, mêlées, se renvoyaient à peine nos haleines presque éteintes.

Peu à peu nous revînmes. Tous trois nous nous relevâmes et nous fûmes un instant à nous regarder stupidement....

Surprise, honteuse de ses emportements, la Comtesse se couvrit à la hâte. Fanny se déroba sous les draps; puis comme un enfant, qui comprend sa faute quand elle est commise et irréparable, elle se mit à pleurer: la Comtesse ne tarda pas à m'apostropher.

"G. — Monsieur, c'est une bien misérable surprise. Votre action n'est qu'un odieux guet-à-pens, une lâcheté infâme.... vous me forcez à rougir."

Je voulus me défendre,

"G. — Oh! Monsieur, sachez qu'une femme ne pardonne jamais à qui surprend sa faiblesse."

Je ripostai de mon mieux. Je déclarai une passion funeste, irrésistible; que sa froideur avait désespérée, réduite à la ruse, à la violence....

"D'ailleurs, ajoutai-je,

"Pouvez vous croire, Gamiani, que j'abuse jamais d'un secret que je dois plus au hasard qu'à ma témérité. Oh! non, ce serait trop ignoble. Je n'oublierai, de ma vie, l'excès de nos plaisirs, mais j'en garderai pour moi seul le souvenir. Si je fus coupable, songez que j'avais le délire dans le coeur, ou plutôt ne gardez qu'une pensée, celle des plaisirs que nous avons goûtés ensemble, que nous pouvons goûter encore.

M'adressant ensuite à Fanny, tandis que la Comtesse déroba sa tête, feignait de se désoler

"Calmez vous, Mademoiselle. Des larmes dans le plaisir! oh! ne songez qu'à la douce félicité qui nous unissait tout à l'heure; qu'elle reste dans vos souvenirs comme un rêve heureux, qui n'appartient qu'à vous, que vous seule savez. Je vous le jure, je ne gêterai jamais la pensée de mon bonheur en la confiant à d'autres."

La colère s'apaisa, les larmes se tarirent insensiblement, nous nous retrouvâmes tous les trois entrelacés, disputant de folies, de baisers, de caresses.... "Oh! mes belles amies, que nulle crainte ne vienne nous troubler. Livrons-nous sans réserve..... comme si cette nuit était la dernière A la joie, à la volupté.

Et Gamiani de s'écrier: "Le sort en est jeté, au plaisir. Viens Fanny..... baise donc, folle!.. tiens!... que je te morde.... que je te suce; que Je t'aspire

jusqu'à la moëlle. Alcide, en devoir... Oh! le superbe animal! quelle richesse!....

Vous l'enviez, Gamiani, à vous donc. Vous dédaignez ce plaisir, vous le bénirez quand vous l'aurez bien goûté. Restez couchée Portez en avant la partie que je vais attaquer. Ah! que de beautés! quelle posture! Vîte, Fanny, enjambez la Comtesse, conduisez vous-même cette arme terrible, cette arme de feu; battez en brèche, fermez!. trop fort, trop vîte.... Gamiani!... ah..... vous escamotez le plaisir...."

La Comtesse s'agitait comme une possédée, plus occupée des baisers de Fanny que de mes efforts. Je profitai d'un mouvement qui dérangerait tout, pour renverser Fanny sur le corps de la Comtesse, pour l'attaquer avec fureur. En un instant, nous fûmes tous les trois confondus, abîmés de plaisir.....

.....

"G. — Quel caprice, Alcide. Vous avez tourné subitement à l'ennemi..... oh! je vous pardonne, vous avez compris que c'était perdre trop de plaisir pour une insensible. Que voulez-vous? j'ai la triste condition d'avoir divorcé avec la nature. Je ne rêve, je ne sens plus que l'horrible, l'extravagant. Je poursuis l'impossible. Oh! C'est bien affreux. Se consumer, s'abrutir dans des déceptions. Désirer toujours, n'être jamais satisfaite. Mon imagination me tue.... C'est être bien malheureuse!"

Il y avait dans tout ce discours une action si vive, une expression si forte de désespoir, que je me sentis ému de pitié. Cette femme souffrait à faire mal. — "Cet état n'est peut-être que passager Gamiani; vous vous nourrissez trop de lectures funestes"

"G. — Oh! non! non! ce n'est pas moi....

"Ecoutez: vous me plaindrez, vous m'excuserez peut-être.

"J'ai été élevée en Italie, par une tante restée veuve de bonne heure. J'avais atteint ma quinzième année et je ne savais, des choses de ce monde, que les terreurs de la religion. Toute en Dieu, je passais ma vie à supplier le Ciel de m'éviter les peines de l'Enfer.

"Ma tante m'inspirait ces craintes, sans les tempérer jamais par la moindre preuve de tendresse. Je n'avais d'autre douceur que mon sommeil. Mes jours passaient tristes comme les nuits d'un condamné.

"Parfois seulement, ma tante m'appelait le matin dans son lit. Alors, ses regards étaient doux, ses paroles flatteuses. Elle m'attirait sur son sein, sur ses cuisses et m'étreignait tout-à-coup dans des embrassements convulsifs; je la voyais se torde, renverser sa tête et se pâmer avec un rire de folle.

"Epouvantée, je la contemplais, immobile, je la croyais atteinte d'épilepsie.

"A la suite d'un long entretien qu'elle eut avec un Moine franciscain, je fus appelée et le révérend père me tint ce discours:

"Ma fille, vous grandissez. Déjà le démon tentateur peut vous voir. Bientôt vous sentirez ses attaques. Si vous n'êtes pure et sans tache, ses traits pourront vous atteindre; si vous êtes exempte de souillure, vous resterez invulnérable. Par des douleurs notre Seigneur a racheté le monde; par les souffrances vous racheterez aussi vos propres péchés. Préparez-vous à subir le martyr de la rédemption. Demandez à Dieu la force et le courage nécessaires: ce soir vous serez éprouvée.... Allez en paix, ma fille."

"Ma tante m'avait déjà parlé depuis quelques jours, de souffrances, de tortures à endurer pour racheter ses péchés, je me retirai, effrayée des

paroles du Moine. — Seule, je voulus prier, m'occuper de Dieu, mais je ne pouvais voir que l'image du supplice qui m'attendait.

"Ma tante vint me retrouver au milieu de la nuit. Elle m'ordonna de me mettre nue, me lava de la tête aux pieds et me fit prendre une grande robe noire serrée autour du cou et entièrement fendue par derrière. Elle s'habilla de même et nous partîmes de la maison en voiture.

"Au bout d'une heure, je me vis dans une vaste salle tendue de noir, éclairée par une seule lampe suspendue au plafond.

"Au milieu s'élevait un prie-Dieu environné de coussins.

"Agenouillez-vous, ma Nièce: préparez-vous par la prière, et supportez avec courage tout le mal que Dieu veut vous infliger

"J'avais à peine obéi, qu'une porte secrète s'ouvrit, un Moine, vêtu comme nous, s'approcha de moi, marmota quelques paroles: puis, écartant ma robe et faisant tomber les pans de chaque côté, il mit à découvert toute la partie postérieure de mon corps.

"Un léger frémissement échappa au Moine, extasié sans doute à la vue de ma chair; sa main se promena partout, s'arrêta sur mes fesses et finit par se poser plus bas.

"C'est par là que la femme pêche, c'est par là qu'elle doit souffrir, dit une voix sépulchrale...

Ces paroles étaient à peine prononcées, que je me sentis battue de verges, de noeuds de corde garnis de pointes en fer. Je me cramponnai au prie-Dieu, je m'efforçai d'étouffer mes cris, mais en vain, la douleur était trop forte. — Je m'élançai dans la salle, criant: Grâce! grâce! je ne puis plus supporter ce supplice — Tuez-moi plutôt. Pitié! je vous prie.....

"Misérable lâche, s'écria ma tante indignée; Il vous faut mon exemple!

"A ces mots, elle s'exposa bravement toute nue, écartant les cuisses, les tenant élevées.

"Les coups pleuvaient; le bourreau était impassible. En un instant les cuisses furent en sang

"Ma tante restait inébranlable, criant par moments "plus fort... ah!.... plus fort encore!.

Cette vue me transporta, je me sentis un courage surnaturel, je m'écriai, que j'étais prête à tout souffrir.

"Ma tante se releva aussitôt et me couvrit de baisers brulants, tandis que le Moine liait mes mains, plaçait un bandeau sur mes yeux.

"Que vous dirai-je enfin. Mon supplice recommença, plus terrible: Engourdie bientôt par la douleur, j'étais sans mouvement, je ne sentais plus. Seulement, à travers le bruit de mes coups, j'entendais confusément des cris, des éclats, des mains frappant sur des chairs. C'étaient aussi des rires insensés, rires nerveux, convulsifs, précurseurs de la joie des sens. Par moment, la voix de ma tante, qui râlait la volupté, dominait cette harmonie étrange, ce concert d'orgie, cette saturnale de sang.

"Plus tard, j'ai compris que le spectacle de mon supplice servait à réveiller des désirs; chacun de mes soupirs étouffés provoquait un élan de volupté.

"Lassé sans doute, mon bourreau avait fini. Toujours immobile, j'étais dans l'épouvante, résignée à mourir, et, cependant, à mesure que l'usage de mes sens revenait, j'éprouvais une démangeaison singulière mon corps frémissait, était en feu. Je m'agitais lubriquement comme pour satisfaire un

désir insatiable. Tout-à-coup deux bras nerveux m'enlacent; je ne savais quoi de chaud, de tendu, vint battre mes cuisses, se glisser plus bas et me pénétrer subitement. A ce moment, je crus être fendue en deux. Je poussai un cri affreux que couvrirent aussitôt des éclats de rire. Deux ou trois secousses terribles achevèrent d'introduire en entier le rude fléau qui m'abîmait. Mes cuisses saignantes se collaient aux cuisses de mon adversaire; il me semblait que nos chairs s'entremêlaient pour se fondre en un seul corps. Toutes mes veines étaient gonflées, mes nerfs tendus. Le frottement vigoureux que je subissais, et qui s'opérait avec une incroyable agilité, m'échauffa tellement, que je crus avoir reçu un fer rouge.

"Je tombai bientôt dans l'extase, je me vis au Ciel. Une liqueur visqueuse et brûlante vint m'inonder rapidement, pénétra jusqu'à mes os, chatouilla jusqu'à la moëlle.... oh! c'était trop.... je fondais comme une lave ardente.... Je sentais courir en moi un fluide actif dévorant, j'en provoquais l'éjaculation par secousses furieuses et je tombai épuisée dans un abîme sans fin de volupté inouïe.

F — Gamiani, quelle peinture! vous nous mettez le diable au corps.

"G. — Ce n'est pas tout.

"Ma volupté se changea en douleur atroce. Je fus horriblement brutalisée. Plus de vingt Moines se ruèrent à leur tour en cannibales effrénés. Ma tête retomba de côté, mon corps brisé, rompu, gisait sur les coussins, pareil à un cadavre. Je fus emportée morte dans mon lit.

"F. — Quelle cruauté infâme!

"G. — Oh! oui, infâme et plus funeste encore.

"Revenue à la vie, à la santé, je compris l'horrible perversité de ma tante et de ses horribles compagnons de débauche, que l'image de tortures affreuses aiguillonnaient seule encore. Je leur jurai une haine mortelle et cette haine, dans ma vengeance au désespoir, je la portai sur tous les hommes.

L'idée de subir leurs caresses m'a toujours révoltée. Je n'ai pas voulu servir de vil jouet à leurs désirs.

"Mon tempérament était de feu, il fallut le satisfaire. Je ne fus guérie plus tard de l'onanisme que par les doctes leçons des filles du couvent de la rédemption. Leur science fatale m'a perdue pour jamais."

Ici les sanglots étouffèrent la voix altérée de la Comtesse.

Les caresses ne pouvaient rien faire sur cette femme. — Pour faire diversion je m'adressai à Fanny.

Al. — A votre tour, belle étonnée! vous voilà, en une nuit, initiée à bien des mystères. Voyons! racontez nous comment vous avez ressenti les premiers plaisirs des sens.

F. — Moi! je n'oserai, je vous l'avoue.

Al — Votre pudeur est au moins hors de saison.

F. — Non, mais après le récit de la Comtesse, ce que je pourrais dire serait trop insignifiant.

Al. — Vous n'y pensez pas, pauvre ingénu! Pourquoi hésiter? ne sommes nous pas confondus par le plaisir et les sens. Nous n'avons plus à rougir. Nous avons tout fait, nous pouvons tout dire.

G. — Voyons, ma belle, un baiser, deux, cent s'il le faut, pour vous décider. Et Alcide, comme il est amoureux! vois! il te menace.

F. — Non, non, laissez, Alcide, je n'ai plus de force, Grâce! je vous prie..... Gamiani que vous êtes lubrique..... Alcide ôtez-vous.... oh!....

Al. — Pas de quartier, morbleu! ou Curtius se précipite tout-armé, ou vous allez nous donner l'Odyssée de votre pucelage.

F. — Vous m'y forcez....

G. et Al. — Oui. Oui.

F. — Je suis arrivée à 15 ans, bien innocente, je vous jure. Ma pensée même ne s'était jamais arrêtée sur tout ce qui tient à la différence des sexes.

Je vivais insouciant, heureuse, sans doute; lorsqu'un jour de grande chaleur, étant seule à la maison, j'éprouvai comme un besoin de me dilater de me mettre à l'aise.

Je me deshabillai, je m'étendis presque nue sur un divan.... oh! j'ai honte!.... Je m'allongeais, j'écartais mes cuisses, je m'agitais en tous les sens. A mon insu, je formais les postures les plus indécentes.

L'étoffe du divan était glacée. Sa fraîcheur me causa une sensation agréable, un frôlement voluptueux par tout le corps. Oh! comme je respirais librement, entourée d'une atmosphère tiède, doucement pénétrante. Quelle volupté suave et ravissante! j'étais dans une délicieuse extase. Il me semblait, qu'une vie nouvelle inondait mon être, que j'étais plus forte, plus grande, que j'aspirais un souffle divin, que je m'épanouissais aux rayons d'un beau Ciel!

Alc. — Vous êtes poétique, Fanny.

F. — Oh! je vous décris exactement mes sensations Mes yeux erraient complaisamment sur moi, mes mains volaient sur mon cou, sur mon sein. Plus bas, elles s'arrêtèrent et je tombai malgré moi dans une rêverie profonde.

Les mots d'amour, d'amant, me revenaient sans cesse avec leur sens inexplicable. Je finis par me trouver seule. J'oubliais que j'avais des parents, des amis, j'éprouvai un vide affreux.

Je me levai, regardant tristement autour de moi.

Je restai quelque temps pensive, la tête mélancoliquement penchée, Les mains jointes, les bras pendants. Puis, m'examinant, me touchant de nouveau; je me demandai si tout cela n'avait pas un but, une fin.... Instinctivement je comprenais qu'il me manquait quelque chose, que je ne pouvais définir, mais que je voulais, que je désirais de toute mon âme.

Je devais avoir l'air égaré, car je riais parfois frénétiquement; mes bras s'ouvraient comme pour saisir l'objet de mes vœux; j'allais jusqu'à m'étreindre moi-même. Je m'enlacais, je me caressais, il me fallait absolument une réalité, un corps à saisir, à presser; Dans mon étrange hallucination, je m'emparais de moi-même, croyant m'attacher à un autre.

A travers les vitraux, on découvrait au loin les arbres, les gazons, et j'étais tentée d'aller me roûler à terre, ou de me perdre aérienne dans les feuilles. Je contemplais le Ciel, et j'aurais voulu voler dans l'air, me fondre dans l'azur, me mêler aux vapeurs, au Ciel, aux Anges.

Je pouvais devenir folle: mon sang reflueait brûlant vers ma tête.

Eperdue, transportée, je m'étais précipitée sur les coussins. J'en tenais un serré entre mes cuisses, j'en pressais un autre dans mes bras; je le baisais

follement, je l'entourais avec passion, je lui souriais même, je crois, tant j'étais ivre, dominée par les sens. Tout-à-coup, je m'arrête, je frémis, il me semble que je fonds, que je m'abîme. ah! m'écriai-je; mon Dieu! ah! ah! et je me relevai subitement, épouvantée.

J'étais toute mouillée.

Ne pouvant rien comprendre à ce qui m'était arrivé, je crus être blessée, j'eus peur. Je me jetai à genoux, suppliant Dieu de me pardonner si j'avais fait mal.

Alc. — Aimable innocente! vous n'avez confié à personne ce qui vous avait si fort effrayée?

F. — Non! Jamais! je ne l'aurais pas osé. J'étais encore ignorante, il y a une heure; vous m'avez révélé le mot de la Charade.

Alc. O! Fanny! cet aveu me met au comble de la félicité. Mon amie, reçois encore cette preuve de mon amour. — Gamiani, excitez-moi, que j'inonde cette jeune fleur, de la rosée Céleste.

G . — Quel feu, quelle ardeur, Fanny, tu te pames déjà.... oh! elle jouit.... elle jouit....

F. — Alcide! Alcide!... J'expire,..... je.....

Et la douce volupté nous abîmait d'ivresse, nous portait tous les deux au Ciel.

Après un instant de repos, calme des sens, je parlai moi-même en ces termes:

Je suis né de parens jeunes et robustes. Mon enfance fut heureuse, exempte de pleurs et de maladie. Aussi, des l'âge de 13 ans, étais-je un homme fait. Les aiguillons de la chair se faisaient déjà vivement sentir

Destiné à l'état ecclésiastique, élevé dans toute la rigueur des principes de chastete, je combattais de toutes mes forces les premiers désirs des sens. Ma chair s'éveillait, s'irritait puissante, impérieuse et je la macérais impitoyablement.

Je me condamnais au jeune le plus rigoureux. La nuit, dans mon sommeil, la nature obtenait un soulagement, et je m'en effrayais comme d'un désordre dont j'étais coupable. Je redoublais d'abstinence et d'attention à écarter une main funeste. Cette opposition, ce combat intérieur, finirent par me rendre lourd et comme hébété. Ma continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité, ou plutôt une irritation que je n'avais jamais sentie.

J'avais souvent le vertige. Il me semblait que les objets tournaient et moi avec eux. Si une jeune femme s'offrait par hazard à ma vue, elle me paraissait vivement enluminée et resplendissante d'un feu pareil à des étincelles électriques.

L'humeur échauffée de plus en plus, et trop abondante, se portait dans ma tête et les parties de feu dont elle était remplie, frappant vivement contre la vitre de mes yeux, y causait une sorte de mirage éblouissant.

Cet état durait depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin, je sentis tout-à-coup dans tous mes membres une contraction et une tension violentes, suivies d'un mouvement affreux et convulsif pareil à ceux qui accompagnent ordinairement des transports épileptiques..... Mes éblouissements lumineux revinrent avec plus de force que jamais.... je vis d'abord un cercle noir tourner rapidement devant moi, s'agrandir et devenir

immense: une lumière vive et rapide s'échappa de l'axe du cercle et remplit de lumière toute l'étendue.

Je découvrais un horizon sans fin; de vastes cieux enflammés, traversés par mille fusées volantes qui toutes retombaient éblouissantes en pluie dorée, en étincelles de saphir, d'émeraude et d'azur.

Le feu s'éteignit, un jour bleuâtre et velouté vint le remplacer: Il me semblait que je nageais dans une lumière limpide et douce, suave comme un pâle reflet de la Lune dans une belle nuit d'été. et, voilà que du point le plus éloigné, accourent à moi, vaporeuses, aériennes comme un essaim de papillons dorés, des myriades infinies de jeunes filles nues, éblouissantes de fraîcheur, transparentes comme des statues d'albâtre.

Je m'élançais devant mes Sylphides, mais elles s'échappaient rieuses et folâtres. Leurs groupes délicieux se fondaient un instant dans l'azur et puis reparaissaient plus vifs, plus joyeux. Bouquets charmants de figures ravissantes qui toutes me donnaient un fin sourire, un regard malicieux.

Peu-à-peu, les jeunes filles s'éclipsèrent. alors, vinrent à moi des femmes dans l'âge de l'amour et des tendres passions.

Les unes vives, animées, au regard de feu, aux gorges palpitantes: les autres pâles et penchées, comme des vierges d'Ossian. Leurs corps frêles, voluptueux, se dérobaient sous la gaze. Elles semblaient mourir de langueur et d'attente: elles m'ouvraient leurs bras et me fuyaient toujours.

Je m'agitais lubriquement sur ma couche; je m'élevais sur mes jambes et mes mains, secouant frénétiquement mon glorieux Priape. Je parlais d'amour, de plaisir. dans les termes les plus indécents,: — mes souvenirs classiques se mêlant un instant à mes rêves; je vis Jupiter en feu, Junon maniant sa foudre; je vis tout l'Olympe en rut dans un désordre, un pèle-

mêle étranges; après, j'assistai à une orgie, une bacchanale d'enfer: Dans une caverne sombre et profonde, éclairée par des torches puantes, aux lueurs rougeâtres; des teintes bleues et vertes se refluaient hideusement sur les corps de cent Diabes aux figures de bouc, aux formes grotesquement lubriques.

Les uns lancés sur une escarpolette, superbement armés, allaient fondre sur une femme, la pénétraient subitement de tout leur dard et lui causaient l'horrible convulsion d'une jouissance rapide, inattendue. D'autres, plus lutins, renversaient une prude, la tête en bas, et tous, avec un rire fou, à l'aide d'un mouton, lui enfonçaient un riche priape de feu, lui martelant à plaisir l'excès des voluptés. On en voyait encore quelques-uns, la mèche en main, allumant un canon d'où sortait un membre foudroyant que recevait inébranlable, les cuisses écartées, une Diabesse frénétique.

Les plus méchants de la bande attachaient une Messaline par les quatre membres et se livraient devant-elle à toutes les joies, aux plaisirs les plus expressifs. La malheureuse se tortillait, furieuse écumante, avide d'un plaisir qui ne pouvait lui arriver

Cà et là, mille petits Diabloteaux, plus laids, plus sautillants, plus rampants les uns que les autres, allaient, venaient, suçant, pinçant, mordant, dansant en rond, se mêlant entr'eux. Partout, c'étaient des rires, des éclats, des convulsions, des frénésies, des cris, des soupirs, des évanouissements de volupté.

Dans un espace plus élevé, les diables du premier rang se divertissaient jovialement à parodier les mystères de notre sainte religion

Une Nonne toute nue, prosternée, l'oeil béatifièrement tourné vers la voûte, recevait avec une dévotieuse ardeur la blanche communion que lui

donnait, au bout d'un fort honnête goupillon, un grand diable crossé, mîtré tout à l'envers. Plus loin, une Diablotine recevait à flots sur son front le baptême de vie; tandis qu'une autre, feignant la moribonde, était expédiée avec une effroyable profusion de Saint Viatique.

Un maître diable, porté sur quatre épaules, balançait fièrement la plus énergique démonstration de sa jouissance érotico-satanique et, dans ses moments d'humeur répandait à flots la liqueur bénite. Chacun se prosternait à son passage. C'était la procession du Saint Sacrement.

Mais voilà qu'une heure sonne, et aussitôt, tous les Diables s'appellent, se prennent par la main et forment une ronde immense.

Le branle se donne; ils tournent, s'emportent, volent comme l'éclair.

Les plus faibles succombent dans ce tournoiement rapide, ce galop insensé. Leur chute fait culbuter les autres, ce n'est plus qu'une horrible confusion, un pèle-mèle affreux d'enclavements grotesques, d'accouplements hideux. Cahos immonde de corps abîmés, tout tâchés de luxure, que vient dérober une fumée épaisse.

G. — Vous brodez à merveille, Alcide, votre rêve irait bien dans un livre....

Alc. — Que voulez-vous? il faut passer la nuit... Ecoutez encore, la suite n'est plus que réalité.

Lorsque je fus revenu de ces accès terribles, je me sentis moins lourd, mais plus abattu. Trois femmes jeunes encore et vêtues d'un simple peignoir blanc, étaient assises près de mon lit. Je crus que mon vertige durait encore, mais on m'apprit bientôt que mon Médecin, comprenant ma maladie, avait jugé à propos de m'appliquer le seul remède qui m'était convenable.

Je pris d'abord une main blanche et potelée que je couvris de baisers. Une lèvre fraîche et rose vint se poser sur ma bouche. Ce contact délicieux m'électrisa. J'avais toute l'ardeur d'un fou égaré.

"O mes belles amies! m'écriai-je, je veux être heureux, heureux à l'excès, je veux mourir dans vos bras. Prêtez-vous à mes transports, à ma folie"

Aussitôt, je jette loin de moi ce qui me couvre encore, je m'étends sur mon lit. Un coussin placé sous mes reins me tient dans la position la plus avantageuse. Mon Priape se dresse superbe, radieux.

"Toi, brune piquante, à la gorge si ferme et si blanche, sieds-toi au pied du lit, les jambes étendues près des miennes. Bien! porte mes pieds sur ton sein, frotte-les doucement sur tes jolis boutons d'amour, — à ravir! oh! tu es délicieuse.

La blonde aux yeux bleus, à moi! tu seras ma reine.... viens te placer à cheval sur le trône. Prends d'une main le sceptre enflammé, cache-le tout-entier dans ton empire.... Ouf! pas si vite. Attends... sois lente, cadencée, comme un Cavalier au petit trôt. Prolonge le plaisir.

Et toi, si grande, si belle, aux formes ravissantes, enjambe ici par dessus ma tête.... à merveille! tu me devines. Ecarte bien les cuisses.... Encore! que mon oeil puisse bien te voir, ma bouche te dévorer, ma langue te pénétrer à loisir. Que fais-tu droite et debout? abaisse toi donc, donne ta gorge à baiser.....

"A moi! à moi! lui dit la brune, (en lui montrant sa langue agile, aigue comme un stylet de Venise) viens! que je mange tes yeux, ta bouche. Je t'aime de la sorte. Oh! Lubrique... Mets ta main là.... va! doucement! doucement!..

Et voilà que chacun se meut, s'agite, s'excite au plaisir.

Je dévore des yeux cette scène animée, ces mouvements lascifs, ces poses insensées. Les cris, les soupirs se croisent, se confondent: bientôt le feu circule dans mes veines. Je frissonne tout-entier. Mes deux mains battent une gorge brûlante, ou se portent frénétiques, crispées, sur des charmes plus secrets encore. Ma bouche les remplace. Je suce avidement, je ronge, je mords. On me crie d'arrêter, que je tue, et je redouble encore.

Cet excès m'acheva. Ma tête retomba lourdement. Je n'avais plus de force. "— Assez! assez! criai-je: oh! mes pieds! quel chatouillement voluptueux. Tu me fais mal..... tu me crispes mes nerfs se tendent, se tordent.... oh. —"

— Je sentais le délire approcher une troisième fois Je poussai avec fureur. Mes trois belles perdirent à la fois l'équilibre et leurs sens. Je les reçus dans mes bras, pamées, expirantes et je me sentis abîmé, inondé.

Joies du Ciel ou de l'Enfer! c'étaient des torrens de feu qui ne finissaient pas.

"G. — Quels plaisirs vous avez goûtés, Alcide, oh! je les envie — Et toi, Fanny: l'insensible! elle dort, je crois.

F. — Laissez-moi, Gamiani, ôtez votre main, elle me pèse. Je suis accablée.... morte... Quelle nuit! Mon Dieu!... Dormons.... je.....

La pauvre enfant baillait, se détournait, se déroba toute petite dans un coin du lit.

Je voulus la ramener

"Non, non, me dit la Comtesse; je comprends ce qu'elle éprouve. Pour moi, je suis d'une humeur bien autre que la sienne. Je sens une irritation.... Je suis tourmentée, je désire! oh! voyez-vous! j'en veux jusqu'à rester morte..... vos deux corps qui me touchent, vos discours, nos fureurs, tout cela m'excite, me transporte. J'ai l'enfer dans l'esprit, j'ai le feu dans le corps. Je ne sais qu'inventer, — oh! rage!

"Alc. — Que faites vous, Gamiani? vous vous levez?

G. — Je n'y tiens plus, je brule... je voudrais... Mais fatiguez moi donc. Qu'on me presse, qu'on me batte.... Oh! ne pas jouir.....

Les dents de la Comtesse claquaient avec force: ses yeux roulaient effrayants dans leur orbite. Tout en elle s'agitait, se tordait, c'était horrible à voir.

Fanny se releva, saisie, épouvantée. Pour moi, je m'attendais à une attaque de nerfs.

En vain, je couvrais de baisers les parties les plus tendres. Mes mains étaient lasses de torturer cette furie indomptable. Les canaux spermatiques étaient fermés ou épuisés. J'amenais du sang, et le délire n'arrivait pas.

"G. — Je vous laisse, dormez!"

A ces mots, Gamiani s'élance hors du lit, ouvre une porte et disparaît....

Alc. — que veut-elle? comprenez-vous Fanny?

F. — Chut, Alcide, écoutez.... quels cris!....

"Elle se tue.... Dieu! la porte est fermée.... Ah! elle est dans la chambre de Julie. Attendez il y a là une ouverture vitrée, nous pourrons tout voir. Approchez le canapé, voici deux chaises, montez."

Quel spectacle! à la lueur d'une veilleuse pâle, vacillante, la Comtesse, les yeux horriblement tournés de côté, une salive écumeuse sur les lèvres, du sang, du sperme le long des cuisses, se roulait en rugissant sur un large tapis de peaux de chat (1) [(1) La peau du Chat, comme on le sait, excite singulièrement, à cause sans doute de la grande quantité d'électricité qu'elle contient. Les Femmes de Lesbos, s'en servaient toujours dans leurs saturnales.]. Ses reins frottaient le poil avec une agilité sans pareille. Par moment, la Comtesse agitait ses jambes en l'air, se soulevait presque droite sur sa tête, exposant tout son dos à notre vue, pour retomber ensuite avec un rire affreux.

G. "Julie, à moi! viens! ma tête tourne.... Ah! damnée folle, je vais te mordre,"

Et Julie nue aussi, mais forte, puissante, s'emparait des mains de la Comtesse, les liait ensemble, ainsi que les pieds.

L'excès fut alors à son comble, la convulsion m'épouvantait.

Julie, sans marquer le moindre étonnement, dansait, sautait comme une folle, s'excitant au plaisir se renversai pamée sur un fauteuil.

La Comtesse suivait de l'oeil tous ses mouvements. Son impuissance à tenter les mêmes fureurs, à goûter la même ivresse, redoublait encore sa rage: C'était bien un Prométhée femelle déchiré par cent vautours a la fois.

G. — Médor! Médor! prends moi! Prends!

A ce cri un chien énorme sort d'une cache, s'élançe sur la Comtesse et se met en train de lécher ardemment un clitoris dont la pointe sortait rouge et enflammée.

La Comtesse criait à haute voix: hai! hai! hai! forçant toujours le ton à proportion de la vivacité du plaisir. On aurait pu calculer les gradations du chatouillement que ressentait cette effrénée Calymanthe (1) [(1) Thyade fougueuse que la Mythologie représente se livrant aux bêtes.]

G. — Du lait! du lait! Oh! du lait!

Je ne pouvais comprendre cette exclamation, véritable cri de détresse et d'agonie, lorsque Julie parut armée d'un énorme godmiché rempli d'un lait chaud, qu'un ressort faisait à volonté jaillir à six pas. Au moyen de deux courroies, elle s'adapte, à la place voulue, l'ingénieux instrument. Le plus généreux étalon, dans toute sa puissance, ne se fut pas montré, en grosseur du moins, avec plus d'avantage. Je ne pouvais croire, qu'il y aurait introduction, lorsqu'à ma grande surprise, cinq ou six attaques forcenées, au milieu de cris aigus et déchirants, suffirent pour engloutir et dérober cette énorme machine. La Comtesse souffrait comme une damnée: raide, sans mouvement, pareille à un marbre, on eut dit la Cassandre de Casani (1) [(1) Statue qui représente Cassandre violée par les soldats d'Ajax, et remarquable surtout par une expression de douleur horrible.]

Le va-et-vient s'opérait avec une habileté consommée, lorsque Médor dépossédé, et toujours docile à sa leçon, se jette incontinent sur la mâle Julie, dont les cuisses entr'ouvertes et en mouvement, laissaient à découvert le plus délicieux régal. Médor fit tant-et-si bien, que Julie s'arrêta subitement, se pâma abîmée de plaisir.

Cette jouissance doit être bien forte, car son expression chez une femme, n'a rien de pareil.

Irritée d'un retard qui prolongeait sa douleur et différait son plaisir, la malheureuse Comtesse jurait, maugréait comme une perdue.

Revenue à elle, Julie recommence bientôt et avec plus de force. A une secousse fougueuse de la Comtesse, à ses yeux clos, à sa bouche béante, elle comprend que l'instant approche, son doigt lache le ressort.

G. Ah! ah!... arrête... je fonds.... hai! hai! je jouis!....
oh!.....

.....

Infernale lubricité!.... je n'avais plus la force de m'ôter de ma place. Ma raison était perdue, mes regards fascinés.

Ces transports furibonds, ces volontés brutales me donnaient le vertige. Il n'y avait plus en moi qu'un sang brûlant, désordonné, que luxure et débauche. J'étais bestialement furieux d'amour. La figure de Fanny était aussi singulièrement changée. Son regard était fixe, ses bras raides et nerveusement allongés sur moi. Les lèvres mi-entr'ouvertes et ses dents serrées indiquaient toute l'attente d'une sensualité délirante, qui touche au paroxysme de la rage du plaisir, qui demande l'excès.

A peine arrivés près du lit, nous nous jetâmes bondissants l'un sur l'autre. Comme deux bêtes acharnées. Partout nos corps se touchaient, se frottaient, s'électrisaient rapidement. Ce fut au milieu d'étreintes convulsives, de cris forcenés, de morsures frénétiques, un accouplement hideux, accouplement de chair et d'os, jouissance de brute, rapide, dévorante, mais qui ne venait que du sang.

Le sommeil arrêta enfin toutes ces fureurs.

Après cinq heures d'un calme bienfaisant, je me réveillai le premier.

Le soleil brillait déjà de tous ses feux. Les rayons perçaient joyeusement les rideaux et se jouaient en reflets dorés sur les riches tapis, les étoffes soyeuses.

Ce réveil enchanteur, coloré, poétique, après une nuit immonde, me rendait à moi-même; il me semblait que j'échappais à un cauchemar affreux, et j'avais près de moi, dans mes bras sous ma main, un sein doucement agité, sein de lys et de roses, si jeune, si frêle et si pur, qu'à l'effleurer seulement du bout des lèvres, on eut pu craindre de le flétrir. O la délicieuse créature! Fanny dans les bras du sommeil, demi-nue, sur un lit à l'orientale réalisait tout l'idéal des plus beaux rêves. Sa tête reposait, gracieusement penchée sur un bras arrondi, son profil se dessinait suave et pur comme un dessin de Raphaël; son corps dans chacune de ses parties, comme dans son ensemble, était d'une beauté prestigieuse.

C'était une volupté bien grande de savourer à loisir la vue de tant de charmes, et c'était pitié aussi de songer que, vierge depuis quinze printemps, une seule nuit avait suffi pour les flétrir.

Fraîcheur, grâce jeunesse, la main de l'orgie avait tout sali, tout souillé, tout plongé dans l'ordure et la fange.

Cette âme, si naïve et si tendre! cette ame, jusque là, si doucement bercée par la main des Anges, livrée désormais aux démons impurs; plus d'illusions, plus de rêve, point de premier amour, point de douces surprises; toute une vie poétique de jeune fille à jamais perdue!

Elle s'éveilla, la pauvre enfant, presque riante Elle croyait retrouver son matin accoutumé. Ses doux pensers, son innocence; hélas! Elle me vit. Ce n'était plus son lit, ce n'était plus sa chambre. Oh! sa douleur faisait mal. Les pleurs l'étouffaient. Je la contemplais ému, honteux de moi-même. Je la

tenais serrée dans mes bras. Chacune de ses larmes, je la buvais avec ivresse.

Les sens ne parlaient plus, mon ame seule s'épanchait tout entière, mon amour se peignait vif, brûlant dans mon langage et dans mes yeux.

Fanny m'écoutait, muette, étonnée, ravie: elle respirait mon souffle, mon regard, me pressait par moment et semblait me dire: "— Oh! oui, encore à toi! toute à toi!. — Comme elle avait livré son corps, credule innocente, elle livrait aussi son ame confiante, enivrée. Je crus dans un baiser la prendre sur ses lèvres, je lui donnai toute la mienne. Ce fut le Ciel, et ce fut tout.

Nous nous levâmes enfin.

— Je voulus voir encore la Comtesse. Elle était ignoblement renversée: la figure défaite, le corps sale, taché. Comme une femme ivre jetée nue, près d'une borne. Elle semblait cuver sa luxure.

Oh! sortons, m'écriai-je, ... sortons, Fanny! quittons cet ignoble séjour.

Gamiani

ou DEUX NUITS D'EXCES.

Bruxelles

1833

Gamiani,

deuxième partie.

Je pensais que Fanny jeune encore, innocente de coeur, ne conserverait de Gamiani qu'un souvenir d'horreur et de dégoût. Je l'accablais de tendresse et d'amour, je lui prodiguais les plus douces les plus enivrantes caresses: parfois je l'abîmais de plaisir, dans l'espoir qu'elle ne concevrait plus désormais d'autre passion que celle avouée par la nature, qui confond les deux sexes dans la joie des sens et de l'âme. Hélas! je me trompais. L'imagination était frappée, elle dépassait tous nos plaisirs. Rien n'égalait aux yeux de Fanny les transports de son amie. Nos plus forts excès lui semblaient de froides caresses, comparés aux fureurs qu'elle avait connues dans cette nuit funeste.

Elle m'avait juré de ne plus revoir Gamiani, mais son serment n'éteignait pas le désir qu'elle nourrissait en secret. Vainement elle luttait, ce combat intérieur ne servait qu'à l'irriter d'avantage. Je compris bientôt qu'elle ne résisterait pas. J'avais perdu sa confiance; il fallut me cacher pour l'observer.

A l'aide d'une ouverture habilement pratiquée, je pouvais la contempler chaque soir à son coucher La malheureuse! Je la vis souvent pleurer sur son divan, se tordre, se rouler désespérée, et tout-à-coup, déchirer, jeter ses vêtements, se mettre nue devant une glace, l'oeil égaré, comme une folle. Elle se touchait se frappait, s'excitait au plaisir avec une frénésie insensée et brutale. Je ne pouvais plus la guérir, mais je voulus voir jusqu'où se porterait ce délire des sens.

Un soir, j'étais à mon poste, Fanny allait se coucher, lorsque je l'entendis s'écrier:

F — Qui est là? Est-ce vous Angélique?... Gamiani... Oh! madame, j'étais loin....

G — Sans doute, vous me fuyez, vous me repoussez: j'ai du recourir à la ruse. J'ai trompé, éloigné vos gens et me voici.

F — Je ne puis vous comprendre, encore moins qualifier votre obstination; mais si j'ai tenu secret ce que je sais de vous, mon refus formel de vous recevoir devait vous dire assez que votre présence m'est importune.... odieuse.... Je vous rejette, je vous abhorre... Laissez-moi par grâce! éloignez-vous, évitez un scandale.

G — Mes mesures et ma résolution sont prises, vous ne les changerez pas, Fanny. Oh ma patience était usée.

F — Eh bien! Que prétendez-vous faire? Me forcer encore, me violenter, me salir.... Oh! non madame, vous sortirez, ou j'appelle mes gens.

G — Enfant! nous sommes seules; les portes sont fermées, les clefs jetées par la fenêtre. Vous êtes à moi.... Mais calmez-vous, soyez sans crainte.

F — Pour Dieu! ne me touchez pas.

G — Fanny, toute résistance est vaine. Vous succomberez toujours Je suis plus forte et la passion m'anime. Un homme ne me vaincrait pas. Allons! Elle tremble.... elle pâlit.... mon Dieu! Fanny! ma Fanny!.... Elle se trouve mal, oh! qu'ai-je fait? Reviens à toi, reviens..... Si je te presse ainsi sur moi, c'est par amour. Je t'aime tant, toi, ma vie, toi, mon âme. Tu ne peux donc pas me comprendre.... Va! je ne suis pas méchante, ma petite, ma chérie.... non, je suis bonne, bien bonne, puisque j'aime. Vois dans mes yeux, sens comme mon coeur bêt. C'est pour toi, pour toi seule. Je ne veux que ta joie, ton ivresse en mes bras. Reviens à toi, reviens sous mes baisers. Oh! folie! Je l'idolâtre cette enfant.

F — Vous me tuerez. Mon Dieu! laissez-moi. Laissez-moi donc enfin; vous êtes horrible.

G — Horrible! horrible! qui peut donc inspirer tant d'horreur? Ne suis-je pas jeune encore? Ne suis-je pas belle aussi? On me le dit partout. Et mon coeur! En est-il un plus capable d'aimer? Le feu qui me consume, qui me dévore, ce feu brûlant de l'Italie qui redouble mes sens et me fait triompher, alors que tous les autres cèdent, est-ce donc chose horrible? Dis..... un homme, un amant, qu'est-ce près de moi! deux ou trois luttent l'abattent, le renversent; à la quatrième, il râle impuissant et ses reins plient dans le spasme du plaisir. C'est pitié! moi je reste encore forte, frémissante, inassouvie. Oh! oui, je personnifie les joies ardentes de la matière, les joies brûlantes de la chair. Luxurieuse implacable, je donne un plaisir sans fin, je suis l'amour qui tue.

F — Assez, Gamiani, assez!

G — Non, non, écoute encore, écoute Fanny. Etre nues, se sentir jeunes et belles, suaves, embaumées, brûler d'amour et trembler de plaisir; se toucher, se mêler, s'exhaler corps et âme en un soupir, un seul cri, un cri d'amour.... Fanny! Fanny! c'est le ciel.

F — Quel discours! quels regards.... et je vous écoute, je vous regarde... Oh! grace pour moi. Je suis si faible. Vous me fascinez..... Quelle puissance as-tu donc?.... Tu te mêles à ma chair, tu te mêles à mes os, tu es un poison.... oh! oui, tu es horrible et.... je t'aime.....

G — Je t'aime! je t'aime! dis encore, dis encore, mais c'est un mot qui brûle.. — Gamiani était pâle, immobile, les yeux ouverts, les mains jointes, à genoux devant Fanny. On eut dit que le ciel l'avait soudainement frappée pour la changer en marbre. Elle était sublime d'anéantissement et d'extase.

F — Oui! oui! je t'aime de toutes les forces de mon corps. Je te veux, je te désire. Oh! j'en perdrai la tête.

G — Que dis-tu, bien-aimée? Que dis-tu.... Je suis heureuse!.... Tes cheveux sont beaux, qu'ils sont doux! ils glissent dans mes doigts, fins, dorés comme de la soie. Ton front est bien pur, plus blanc qu'un lys. Tes yeux sont beaux, ta bouche est belle. Tu es blanche, satinée, parfumée, céleste de la tête aux pieds. Tu es un ange, tu es la volupté. Oh! ces robes! ces lacets! Sois donc nue.... Vite, à moi.... je suis nue déjà moi... Tiens! ah! bien. Eblouissante!.... Reste debout, Que je t'admire. Si je pouvais te peindre, te rendre d'un seul trait... Attends que je baise tes pieds, tes genoux, ton sein, ta bouche. Embrasse-moi. Serre-moi. Plus fort Quelle joie! quelle joie! Elle m'aime... — Les deux corps n'en faisaient qu'un. Seulement les têtes se tenaient séparées et se regardaient avec une expression ravissante. Les yeux étaient de feu, les joues d'un rouge ardent Les bouches frémissaient, riaient, ou se mélaient avec transport. J'entendis un soupir s'exhaler, un autre lui répondre: après, ce fut un cri, un cri étouffé et les deux femmes restèrent immobiles.

F — J'ai été heureuse, bien heureuse.

G — Moi aussi, ma Fanny, et d'un bonheur qui m'était inconnu. C'était l'âme et les sens réunis sur tes lèvres.... Viens sur ton lit, viens goûter une nuit d'ivresse.

A ces mots, elles s'entraînent mutuellement vers l'alcove. Fanny s'élance sur le lit, s'étend, se couche voluptueusement. Gamiani à genoux sur un tapis l'attire sur son sein, l'entoure de ses bras.

Silencieuse, elle la contemple avec langueur.... Bientôt les agaceries recommencent. Les baisers se répondent, les mains volent habiles au

toucher. Les yeux de Fanny expriment le désir et l'attente, ceux de Gamiani le désordre des sens. Colorées, animées par le feu du plaisir toutes deux semblaient étinceler à mes yeux, ces furies délirantes à force de rage et de passion poétisaient en quelque sorte l'excès de leur débauche, elles parlaient à la fois aux sens et à l'imagination.

J'avais beau me raisonner, condamner en moi ces absurdes folies, je fus bientôt ému, échauffé, possédé de désirs. Dans l'impossibilité où j'étais d'aller me mêler à ces deux femmes nues, je ressemblais à la bête fauve que tourmente le rut et qui des yeux dévore sa femelle à travers les barreaux de sa cage. Je restais stupidement immobile, la tête clouée près de l'ouverture d'où j'aspirais, pour ainsi dire, ma torture, vraie torture de damné, horrible, insupportable, qui frappe d'abord la tête, se mêle ensuite au sang, dans les os, jusques à la moelle qu'elle brûle. Je souffrais trop à force de sentir. Il me semblait que mes nerfs tendus, irrités finissaient par se rompre. Mes mains crispées s'accrochaient au parquet. Je ne respirais plus, j'écumais. Ma tête se perdit. Je devins fou, furieux, et m'empoignant avec rage, je sentis toute ma force d'homme s'agiter furibonde entre mes doigts serrés, tressaillir un instant, puis fondre et s'échapper en saillies brûlantes comme une rosée de feu. Jouissance étrange qui vous brise, vous renverse à terre.

Revenu à moi, je me vis énervé. Mes paupières étaient lourdes. Ma tête se tenait à peine. Je voulus m'arracher de ma place; un soupir de Fanny m'y retint. J'appartenais au démon de la chair. Tandis que mes mains se lassaient à ranimer ma puissance éteinte, je m'abîmais les yeux à contempler la scène qui me jettait dans un si horrible désordre.

Les poses étaient changées. Mes tribades se tenaient enfourchées l'une dans l'autre, cherchant à mêler leurs duvets touffus, à froter leurs parties ensemble. Elles s'attaquaient, se refoulaient avec un acharnement et une vigueur que l'approche du plaisir peut seul donner à des femmes. On aurait

dit qu'elles voulaient se fendre, se croiser tant leurs efforts étaient violents, tant leur respiration haletait bruyante. Ai! ai! s'écriait Fanny, je n'en puis plus, cela me tue. Va seule. Va!.... encore, répondait Gamiani Je touche au bonheur. Pousse! Tiens donc! tiens.... Je m'écorche, je crois. Ah! je sens, je coule.... Ah! ah! ah!... La tête de Fanny retombait sans force. Gamiani roulait la sienne, mordait les draps, mâchait ses cheveux flottant sur elle. Je suivais leurs élans, leurs soupirs; j'arrivai comme elles au comble de la volupté.

F — Quelle fatigue! Je suis rompue; mais quel plaisir j'ai goûté.....

G — Plus l'effort dure, plus il est pénible, plus aussi la jouissance est vive et prolongée.

F — Je l'ai éprouvé J'ai été plus de cinq minutes plongée dans une sorte de vertige énivrant. L'irritation se portait dans tous mes membres. Ce frottement des poils contre une peau si tendre me causait une démangeaison dévorante. Je me roulais dans le feu, dans la joie des sens. O folie! ô bonheur! jouir!..... Oh! je comprends ce mot.

Une chose m'étonne, Gamiani. Comment si jeune encore as-tu cette expérience des sens? Je n'aurais jamais supposé toutes nos extravagances. D'où te vient ta science? D'où vient ta passion qui me confond, qui parfois m'épouvante? La nature ne nous a pas faites de la sorte.

G — Tu veux donc me connaître. Eh bien! enlace moi dans tes bras, croisons nos jambes, pressons-nous. Je vais te raconter ma vie de couvent. C'est une histoire qui pourra nous monter à la tête, nous donner de nouveaux désirs.

F — Je t'écoute, Gamiani.

G — Tu n'as pas oublié le supplice atroce que me fit subir ma tante, pour servir sa lubricite. Je n'eus pas plutôt compris l'horreur de sa conduite, que je m'emparai de quelques papiers qui garantissaient ma fortune. Je pris aussi des bijoux, de l'argent et, profitant d'une absence de ma digne parente, j'allai me réfugier dans le couvent des soeurs de la rédemption. La Supérieure, touchée sans doute de mon jeune âge et de mon apparente timidité, me fit l'accueil le plus propre à dissiper mes craintes et mon embarras.

Je lui racontai ce qui m'était arrivé, je lui demandai un asyle et sa protection. Elle me prit dans ses bras, me serra affectueusement et m'appela sa fille. Après, elle m'entretint de la vie tranquille et douce du couvent; elle réchauffa encore ma haine pour les hommes et termina par une exhortation pieuse, qui me parut le langage d'une âme divine. Pour rendre moins sensible la transition subite de la vie du monde à la vie du cloître, il fut convenu que je resterais près de la Supérieure et que je coucherais chaque soir dans son alcove. Dès la seconde nuit nous en étions à causer le plus familièrement du monde. La supérieure se retournait, s'agitait sans cesse dans son lit. Elle se plaignait du froid et me pria de me coucher avec elle pour la réchauffer. Je la trouvai absolument nue. On dort mieux, disait-elle, sans chemise. Elle m'engagea à ôter la mienne; ce que je fis pour lui être agréable. Oh! ma petite, s'écria-t-elle, en me touchant, tu es brûlante. Comme ta peau est douce. Les barbares! oser te martyriser de la sorte. Tu as dû bien souffrir. Raconte moi donc ce qu'ils t'ont fait. Ils t'ont battue; dis. Je lui répétai mon histoire, avec tous les détails, appuyant sur ceux qui paraissaient l'intéresser davantage. Le plaisir qu'elle prenait à m'entendre parler fut si vif qu'elle en éprouvait des tressaillements extraordinaires. Pauvre enfant! pauvre enfant! répétait-elle en me serrant de toutes ses forces.

Insensiblement je me trouvai étendue sur elle. Ses jambes étaient croisées sur mes reins, ses bras m'entouraient. Une chaleur tiède et pénétrante se

répandait par tout mon corps. J'éprouvais un bien-être inconnu, délicieux qui communiquait à mes os, à ma chair je ne sais quelle sueur d'amour qui faisait couler en moi comme une douceur de lait. Vous êtes bonne, bien bonne, dis-je à la supérieure. Je vous aime, je suis heureuse près de vous. Je ne voudrais jamais vous quitter. Ma bouche se collait sur ses lèvres, et je reprenais avec ardeur, oh! oui, je vous aime à en mourir.... je ne sais.... Mais je sens....

La main de la Supérieure me flattait avec lenteur. Son corps s'agitait doucement sous le mien. Sa toison dure et touffue se mêlait à la mienne, me piquait au vif et me causait un chatouillement diabolique. J'étais hors de moi dans un frémissement si grand que tout mon corps tremblait. A un baiser violent que me donna la supérieure, je m'arrêtai subitement. Mon Dieu! m'écriai-je, laissez-moi.... ah!.... Jamais rosée plus abondante, plus délicieuse ne suivit un combat d'amour.

L'extase passée, loin d'être abattue, je me précipite de plus belle sur mon habile compagne; je la mange de caresses. Je prends sa main, je la porte à cette même place qu'elle vient d'irriter si fort. La Supérieure me voyant de la sorte, s'oublie elle même, s'emporte comme une bacchante. Toutes deux nous disputons d'ardeur de baisers, de morsures.... quelle agilité, quelle souplesse cette femme avait dans ses membres. Son corps se pliait, s'étendait, se roulait à m'étourdir. Je n'y étais plus. J'avais à peine le temps de rendre un seul baiser à tous ceux qui me pleuvaient de la tête aux pieds. Il me semblait que j'étais mangée, dévorée en mille endroits Cette incroyable activité d'attouchemens lubriques me mit dans un état qu'il est impossible de décrire. O Fanny! que n'etais-tu témoin de nos assauts, de nos élans. Si tu nous avais vues toutes deux furibondes, haletantes, tu aurais compris tout ce que peut l'empire des sens sur deux femmes amoureuses. Un instant ma tête se trouva prise entre les cuisses de ma lutteuse. Je crus deviner ses désirs. Inspirée par ma lubricité, je me mis à la ronger dans ses

parties les plus tendres. Mais je répondais mal à ses vœux. Elle me ramène bien vite sur elle, glisse, s'échappe sous mon corps et, m'entr'ouvrant subtilement les cuisses, elle m'attaque aussitôt avec la bouche. Sa langue agile et pointue me pique, me sonde comme un stylet qu'on pousse et retire rapidement. Ses dents me prennent et semblent vouloir me déchirer. J'en vins à m'agiter comme une perdue. Je repoussais la tête de la Supérieure, je la tirais par les cheveux. Alors elle lâchait prise: elle me touchait doucement, m'injectait sa salive, me léchait avec lenteur, ou me mordillait le poil et la chair avec une raffinerie si délicate, si sensuelle à la fois que ce seul souvenir me fait suinter de plaisir. Oh! quelles délices m'enivraient! quelle rage me possédait! Je hurlais sans mesure; je m'abatais abîmée, ou je m'élevais égarée, et toujours la pointe rapide, aigue m'atteignait, me perçait avec raideur. Deux lèvres minces et fermes prenaient mon clitoris, le pinçaient, le pressaient à me détacher l'âme. Non Fanny, il est impossible de sentir, de jouir de la sorte, ce n'est qu'une fois en sa vie. Quelle tension dans mes nerfs! quel battement dans mes artères! quelle ardeur dans la chair et le sang. Je brûlais, je fondais et je sentais une bouche avide, insatiable, aspirer jusqu'à l'essence de ma vie. Je te l'assure je fus desséchée et j'aurais dû être inondée de sang et de liqueur. Mais que je fus heureuse! Fanny Fanny! Je n'y tiens plus. Quand je parle de ces excès je crois éprouver encore ces mêmes titillations dévorantes. Achève-moi.... Plus vite, plus fort.... bien! ah! bien! las! je meurs....

Fanny était pire qu'une Louve affamée.

Assez, assez, répétait Gamiani. Tu m'épuises. Démon de fille! Je te supposais moins habile, moins passionnée. Je le vois, tu te développes. Le feu te pénètre.

F — Cela se peut-il autrement. Il faudrait être dépourvue de sang et de vie, pour rester insensible avec toi. — Que fis-tu ensuite?

G — Plus savante alors, je rendis avec usure, j'abîmai mon ardente compagne. Toute gêne fut désormais bannie entre nous et j'appris bientôt que les soeurs du couvent de la Rédemption s'adonnaient entr'elles aux fureurs des sens, qu'elles avaient un lieu secret de réunion et d'orgie pour s'ébattre à leur aise. Ce Sabbat infame s'ouvrait à complices et se terminait à matines.

La Supérieure déroula ensuite sa philosophie. J'en fus épouvantée au point de voir en elle un Satan incarné. Cependant elle me rassura par quelques plaisanteries et me divertit surtout en me racontant la perte de son pucelage. Tu ne devinerais jamais à qui fut donné ce précieux trésor. L'histoire est singulière et vaut la peine d'être contée.

La supérieure que j'appellerai maintenant Sainte était fille d'un capitaine de vaisseau. Sa mère, femme d'esprit et de raison, l'avait élevée dans tous les principes de la saine religion, ce qui n'empêcha point que le tempérament de la jeune Sainte ne se développât pas de très bonne heure. Dès l'âge de douze ans elle ressentait des désirs insupportables, qu'elle cherchait à satisfaire par tout ce qu'une imagination ignorante peut inventer de plus bizarre. La malheureuse se travaillait chaque nuit. Ses doigts insuffisants gaspillaient en pure perte sa jeunesse et sa santé. Un jour elle aperçut deux chiens qui s'accouplaient. Sa curiosité lubrique observa si bien le mécanisme et l'action de chaque sexe, qu'elle comprit mieux désormais ce qui lui manquait. Sa science acheva son supplice. Vivant dans une maison solitaire, entourée de vieilles servantes sans jamais voir un homme, pouvait-elle espérer de rencontrer jamais cette flèche animée, si rouge, si rapide qui l'avait si fort émerveillée et qu'elle supposait devoir exister pareillement pour la femme. A force de se tourmenter l'esprit, ma nymphomane se rémemoria que le singe est de tous les animaux celui qui ressemble le plus à l'homme. Son père avait précisément un superbe orang-outang. Elle fut le voir, l'étudier et comme elle restait long-temps à

l'examiner, l'animal, échauffé sans doute par la présence d'une jeune fille, se développa tout-à-coup de la façon la plus brillante. Sainte se mit à bondir de joie. Elle trouvait enfin ce qu'elle cherchait tous les jours, ce qu'elle rêvait chaque nuit. Son idéal lui apparaissait réel et bien palpable. Pour comble d'enchantement l'indicible joyau s'élançait plus ferme, plus ardent, plus menaçant qu'elle ne l'eut jamais ambitionné. Ses yeux le dévoraient. Le singe s'approcha, se pendit aux barreaux et s'agita si bien que la pauvre Sainte en perdit la tête. Poussée par sa folie, elle force un des barreaux de sa cage et pratique un espace facile que la lubrique bête met de suite à profit. Huit pouces francs, bien prononcés, saillaient à ravir. Tant de richesse épouvanta d'abord notre pucelle. Toutefois le diable la pressant, elle ose voir de plus près; sa main toucha, caressa. Le singe tressaillit à tout rompre. Sa grimace était horrible. Sainte effrayée crut voir Satan devant elle. La peur la retint. Elle allait se retirer, lorsqu'un dernier regard jeté sur la flamboyante amorce reveille tous ses désirs. Elle s'enhardit aussitôt, relève ses jupes d'un air décidé et marche bravement à reculons, le dos penché contre la pointe redoutable. La lutte s'engage, les coups se portent. La bête devient l'égal de l'homme. — Sainte est embestialisée, dévirginée, ensinginée. Sa joie ses transports éclatent en une gamme de oh! et de ah! mais sur un ton si élevé que la mère entend, accourt et vous surprend sa fille bien nettement enchevillée, se tortillant, se débattant et déjectant son âme

F — La farce est impayable!

G — Pour guérir la pauvre fille de sa manie singesque on la place dans le couvent.

F — Mieux eut valu la laisser à tous les singes.

G — Tu vas mieux juger combien tu as raison. Mon tempérament s'accommodait volontiers d'une vie de fêtes et de plaisirs. Je consentis joyeusement à être initiée aux mystères des Saturnales monastiques. Mon

admission ayant été adoptée au chapitre, je fus présentée deux jours après. J'arrivai nue selon la règle. Je fis un serment exigé et, pour achever la cérémonie, je me prostituai courageusement à un énorme Priape de bois disposé à cet effet. J'achevais à peine une douloureuse libation que la bande des soeurs se rua sur moi plus pressée qu'une troupe de cannibales. Je me prêtai à tous les caprices, je pris les poses les plus lubriquement énergiques, enfin je terminai par une danse obscène et je fus proclamée victorieuse. J'étais exténuée. Une petite nonne, bien vive, bien éveillée, plus raffinée que la supérieure, m'entraîna dans son lit: C'était bien la plus damnée Tribade que l'enfer put créer. Je conçus pour elle une vraie passion de chair et nous fumés presque toujours ensemble pendant les grandes orgies nocturnes.

F — Dans quel lieu se tenaient vos Lupercales?

G — Dans une vaste salle que l'art et l'esprit de la débauche s'étaient plu à embellir. On y arrivait par deux grandes portes fermées à la façon des orientaux avec de riches draperies, bordées de franges d'or, ornées de mille dessins bizarres. Les murs étaient tendus en velours bleu foncé qu'encadrait une large plaque en bois de citronnier habilement ciselée. A distance égale de grandes glaces partaient du plafond et touchaient au parquet. Dans les scènes d'orgie les groupes nus des nonnes en délire se reflétaient sous mille formes, ou bien se détachaient vifs ou brillants: Sur les panneaux tapissés. Des coussins, des divans tenaient lieu de sièges et servaient mieux encore les ébats de la volupté, les poses de la lubricité. Un double tapis, d'un tissu délicat, délicieux au toucher, recouvrait le parquet. On y voyait représentés avec une magie surprenante de couleurs vingt groupes amoureux dans des attitudes lascives bien propres à rallumer les désirs éteints. Ailleurs, sur des tableaux, dans le plafond, la peinture offrait à l'oeil les images les plus expressives de la folie et de la débauche. Je me rappelle toujours une thyade fougueuse que tourmentait un corybante. Je ne regardais jamais ce tableau sans me provoquer aussitôt au plaisir.

F — Ce devait être délicieux à voir!

G — Ajoute encore à ce luxe de décoration l'enivrement des parfums et des fleurs. Une chaleur égale, tempérée, puis une lumière tendre, mystérieuse qui s'échappait, de six lampes d'albâtre, plus douce qu'un reflet d'opale. Tout cela faisait naître en vous je ne sais quel vague enchantement, mêlé de désir inquiet, de rêverie sensuelle. C'était l'Orient, son luxe, sa poésie, sa nonchalante volupté. C'était le mystère du harem. Ses secret délices et par dessus tout son inéffable langueur.

F — Qu'il eut été doux de passer là des nuits d'ivresse près d'un objet aimé.

G — Sans doute, l'amour en eut fait volontiers son temple, si la bruyante et sale orgie ne l'avait transformée chaque soir en repaire immonde.

F — Comment cela?

G — Dès que minuit sonnait, les nonnes entraient vêtues d'une simple tunique noire, pour faire ressortir la blancheur des chairs. Toutes avaient les pieds nus, les cheveux flottans, Un service splendide paraissait bientôt comme par enchantement. La supérieure donnait le signal et l'on y répondait à l'envi. Les unes se tenaient assises, les autres couchées sur les coussins. Les mets exquis, les vins chauds irritans étaient enlevés avec un appétit dévorant. Ces figures de femmes usées par la débauche, froides, pâles aux rayons du jour, se coloraient, s'échauffaient peu-à-peu. Les vapeurs bacchiques, les apprêts cantharidés portaient le feu dans le corps, le trouble dans la tête. La conversation s'animait, bruissait confuse et se terminait toujours par des propos obscènes, des provocations délirantes lancées, rendues au milieu des chansons, des rires, des éclats, du choc des verres et des flacons Celle des nonnes le plus pressée, le plus emportée tombait tout-à-coup sur sa voisine et lui donnait un baiser violent qui

électrisait la bande entière. Les couples se formaient, s'enlaçaient se tordaient dans de fougueuses étreintes. On entendait le bruit des lèvres s'appliquant sur la chair, ou s'entremelant avec fureur. Puis partaient des soupirs étouffés, des paroles mourantes, des cris d'ardeur ou d'abattement. Bientôt les joues, les seins, les épaules, ne suffisaient plus aux baisers sans frein. Les robes se relevaient ou se jetaient de côté. Alors, c'était un spectacle unique que tous ces corps de femmes, souples, gracieux, enchainés nuds l'un à l'autre, s'agitant, se pressant avec la raffinerie, l'impétuosité d'une lubricité consommée. Si l'excès du plaisir différait trop au gré de l'impatient désir, on se détachait un instant pour reprendre haleine. On se contemplait avec des yeux de feu, et on luttait à qui rendrait la pose la plus lascive la plus entraînant. Celle des deux qui triomphait par ses gestes et sa débauche, voyait tout-à-coup sa rivale éperdue fondre sur elle, la culbuter, la couvrir de baisers, la manger de caresses, la dévorer jusqu'au centre le plus secret des plaisirs, se plaçant toujours de manière à recevoir les mêmes attaques. Les deux têtes se dérobaient entre les cuisses, ce n'était plus qu'un seul corps, agité, tourmenté convulsivement, d'où s'échappait un râle sourd de volupté lubrique suivi d'un double cri de joie.

Elles jouissent! elles jouissent! répétaient aussitôt les nonnes damnées. Et les folles de se ruer égarées les unes sur les autres plus furieuses que des bêtes qu'on lache dans une arène.

Pressées de jouir à leur tour, elles tentaient les efforts les plus fougueux. A force de bonds et d'élan, les groupes se heurtaient entr'eux et tombaient pêle mêle à terre, haletans, rendus, lassés d'orgie et de luxure; confusion grotesque de femmes nues, pamées, expirantes, entassées dans le plus ignoble désordre et que venait souvent éclairer les premiers feux du jour.

F — Quelles folies!

G — Elles ne se bornaient point là: elles variaient encore à l'infini. Privées d'hommes, nous n'en étions que plus ingénieuses à inventer des extravagances. Toutes les priapées, toutes les histoires obscènes de l'antiquité et des temps modernes nous étaient connues. Nous les avons dépassées. Elephantis et l'Arétin avaient moins d'imagination que nous. Il serait trop long de dire nos artifices, nos ruses, nos philtres merveilleux pour ranimer nos forces, éveiller nos désirs et les satisfaire. Tu pourras en juger par le traitement singulier qu'on faisait subir à l'une de nous pour aiguillonner sa chair. On la plongeait d'abord dans un bain de sang chaud pour rappeler sa vigueur. Après elle prenait une potion cantharidée, se couchait sur un lit et se laissait frictionner par tout le corps. A l'aide du magnétisme, on tachait de l'endormir. Sitôt que le sommeil l'avait gagnée, on l'exposait d'une manière avantageuse, on la fouettait jusqu'au sang, on la piquait de même. La patiente s'éveillait au milieu de son supplice. Elle se relevait égarée, nous regardait d'un air de folle et entraînait aussitôt dans les plus violentes convulsions. Six personnes avaient peine à la comprimer. Il n'y avait que la léchement d'un chien qui put la calmer. Sa fureur s'épanchait à flots; mais si le soulagement n'arrivait pas, la malheureuse devenait plus terrible et demandait à grands cris un âne.

F — Un âne, misérable!

G — Oui, ma chère, un âne. Nous en avons deux bien dressés, bien dociles. Nous ne voulions le céder en rien aux dames Romaines qui s'en servaient dans leurs saturnales.

La première fois que je fus mise à l'épreuve, j'étais dans le délire du vin. Je me précipitai violemment sur la selette, défiant toutes les nonnes. L'âne fut à l'instant dressé devant moi, à l'aide d'une courroie. Son braquemarre terrible, échauffé par les mains des soeurs, battait lourdement sur mon flanc. Je le pris à deux mains, je le plaçai à l'orifice: et, après un chatouillement de

quelques secondes, je cherchai à l'introduire. Mes mouvements aidant, ainsi que mes doigts et une pommade dilattante, je fus bientôt maîtresse de cinq pouces au moins. Je voulus pousser encore, mais je manquai de forces, je retombai. Il me semblait que ma peau se déchirait, que j'étais fendue, écartelée. C'était une douleur sourde, étouffante, à laquelle se mêlait pourtant une irritation chaleureuse, titillante et sensuelle. La bête remuant toujours produisait un frottement si vigoureux que toute ma charpente vertébrale était ébranlée. Mes canaux spermatiques s'ouvrirent et débondèrent. Ma Cyprine brûlante tressaillit un instant dans mes reins Oh! quelle jouissance! Je la sentais courir en jets de flamme et tomber goutte à goutte au fond de ma matrice. Tout en moi ruisselait d'amour. Je poussai un long cri d'énervement et je fus soulagée.... Dans mes élans lubriques j'avais gagné deux pouces; toutes les mesures étaient passées, mes compagnes étaient vaincues. Je touchais aux bourrelets, sans lesquels on se serait éventrée.

Epuisée, endolorie dans tous les membres, je croyais mes voluptés finies lorsque l'intraitable fléau se roidit de plus belle, me sonde, me travaille et me tient presque levée. Mes nerfs se gonflent, mes dents se serrent et grincent. Mes bras se tendent sur mes deux poings crispés. Tout-à-coup un jet violent s'échappe et m'inonde d'une pluie chaude et glueuse, si forte, si abondante, qu'elle semble regorger dans toutes mes veines et toucher jusqu'au coeur. Mes chairs lachées, détendues par ce baume exubérant, ne me laissent plus sentir que des félicités poignantes qui me piquent les os, la moelle, la cervelle et les nerfs, dissolvent mes jointures et me mettent en fusion brûlante.... torture délicieuse! intolérable volupté qui défait les liens de la vie et vous fait mourir avec ivresse.

F — Quels transports tu me causes, Gamiani. Bientôt je n'y tiens plus.... Enfin, comment es-tu sortie de ce couvent du diable?

G — Le voici: après une grande orgie, nous eumes l'idée de nous transformer en hommes, à l'aide d'un godemiché attaché, de nous embrocher de la sorte à la suite les unes des autres; et de courir ensuite comme des folles. Je formais le dernier anneau de la chaîne, j'étais la seule par conséquent qui chevaucha sans être chevauchée. Quelle fut ma surprise lorsque je me sentis vigoureusement assaillie par un homme nu qui s'était, je ne sais comment, introduit parmi nous. Au cri d'effroi qui m'échappa, toutes les nonnes se débandèrent et vinrent s'abattre incontinent sur le malheureux intrus: Chacune voulait finir en réalité un plaisir commencé par un fatigant simulacre. L'animal trop fêté fut bientôt épuisé. Il fallait voir son état de torpeur et d'abattement, son elytréide flasque et pendant, toute sa virilité dans la plus négative démonstration. J'eus grande peine à ravitailler toutes ses misères quand mon tour fut venu de goûter aussi de l'élixir prolifique. J'y parvins néanmoins. Couchée sur mon moribond, ma tête entre ses cuisses, je suçai si habilement messer Priape endormi qu'il s'éveilla rubicond, vivace à faire plaisir. Caressée moi-même par une langue agile, je sentis bientôt approcher un incroyable plaisir que j'achevai, en masseyant glorieusement et avec délices sur le sceptre que je venais de conquérir. Je donnai et je reçus un déluge de volupté.

Ce dernier excès acheva notre homme. Tout fut inutile pour le ranimer. Le croirais-tu? Dès que les nonnes comprirent que ce malheureux n'était plus bon à rien, elles décidèrent sans hésiter qu'il fallait le tuer et l'ensevelir dans une cave, de peur que ses indiscretions ne vinssent à compromettre le couvent. Je combattis vainement ce parti criminel; en moins d'une seconde, une lampe fut détachée et la victime enlevée dans un noeud coulant. Je détournai la vue de cet horrible spectacle.... Mais voilà, à la grande surprise de ces furies, que la pendaison produit son effet ordinaire. Emmerveillée de la démonstration nerveuse, la Supérieure monte sur un marchepied et, aux applaudissemens frénétiques de ses dignes complices, elle s'accouple dans l'air avec la mort et s'encheville à un cadavre. — Ce n'est pas la fin de

l'histoire. Trop mince ou trop usée pour soutenir ce double poids, la corde cède et se rompt Mort et vivant tombent à terre et si rudement que la nonne en a les os rompus et que le pendu dont la strangulation s'était mal opérée revient à la vie et menace dans sa tension nerveuse d'étouffer la supérieure.

La foudre tombant sur une foule produirait moins d'effet que cette scène, sur les nonnes. Toutes s'enfuirent épouvantées croyant que le diable était avec elles; la supérieure resta seule à se débattre avec l'intempestif ressuscité. L'aventure devait entraîner des suites terribles, pour les prévenir je m'échappai le soir même de ce repaire de débauche et de crime..... Je me réfugiai quelque-temps à Florence, pays d'amour et de prestige. Un jeune Anglais, Sir Edward, enthousiaste et rêveur comme un Oswald, concut pour moi une passion violente. J'étais lasse de plaisirs immondes. Jusques-là mon corps seul s'était agité, avait vécu; mon âme sommeillait encore. Elle s'éveilla doucement aux accents purs, enchanteurs d'un amour noble et élevé. Dès lors, je compris une existence nouvelle; j'éprouvai ces désirs vagues ineffables qui donnent le bonheur et poëtisent la vie... Les corps combustibles ne brûlent pas d'eux-mêmes: qu'une étincelle approche, et tout part. Ainsi prit feu mon coeur aux transports de celui qui m'aimait. A ce langage nouveau pour moi, je sentis un frémissement délicieux. Je prêtai une oreille attentive, mes avides regards ne laissaient rien échapper. La flamme humide qui sortait des yeux de mon amant pénétrait dans les miens jusqu'au fond de mon âme, y portait le trouble, le délire et la joie. La voix d'Edward avait un accent qui m'agitait, le sentiment me semblait peint dans chacun de ses gestes; tous ses traits animés par la passion, me la faisaient ressentir. Ainsi la première image de l'amour me fit aimer l'objet qui me l'avait offerte Extrême en tout, je fus aussi ardente à vivre du coeur que je l'avais été à vivre des sens. Edward avait une de ces âmes fortes qui entraînent les autres dans leur sphère. Je m'élevai à sa hauteur. Mon amour s'exalta: d'enthousiaste il devint sublime. La seule pensée du plaisir grossier me révoltait. Si l'ont m'eut forcée, je serais morte de rage. Cette barrière

volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. Edward succomba le premier. Fatigué d'un platonisme dont il ne pouvait deviner la cause, il n'eut plus assez de force pour combattre les sens. Il me surprit un jour endormie et me posséda.... Je m'éveillai au milieu des plus chaudes étreintes: éperdue, je mêlai mes transports aux transports que je causais; je fus trois fois au ciel, Edward fut trois fois dieu, mais quand il fut tombé, je le pris en horreur; ce n'était plus pour moi qu'un homme de chair et d'os, c'était un moine!.... Je m'échappai subitement de ses bras avec un rire affreux. Le prisme était brisé; un souffle impur avait éteint ce rayon d'amour, ce rayon des cieux qui ne brille qu'une fois en la vie; mon âme n'existait plus. Les sens surgirent seuls et je repris ma vie première.

F — Tu revins aux femmes?

G — Non! je voulus auparavant rompre avec les hommes. Pour n'avoir plus de désir ou de regret, j'épuisai tout le plaisir qu'ils peuvent nous donner. Par le moyen d'une célèbre entremetteuse, je fus exploitée tour-à-tour par les plus habiles, les plus vigoureux hercules de Florence. Il m'arriva dans une matinée, de fournir jusqu'à trente deux courses et de désirer encore. Six athlètes furent vaincus et abîmés. Un soir je fis mieux. J'étais avec trois de mes plus vaillans champions. Mes gestes et mes discours les mirent en si belle humeur, qu'il me vint une idée diabolique, pour la mettre à profit je priai le plus fort de se coucher à la renverse et tandis que je festoyais à loisir sur sa rude machine, je fus lestement gomorhisée par un second: ma bouche s'empara du troisième et lui causa un chatouillement si vif qu'il se demena en vrai démon et poussa les exclamations les plus passionnées Tous trois à la fois nous éclatames de plaisir en roidissant nos quatre membres. Quelle ardeur dans mon palais! quelle jouissance délicieuse au fond de mes entrailles!.... Conçois-tu cet excès? Aspirer par sa bouche toute une forme d'homme: d'une soif impatiente la boire,

l'engloutir en flots d'écume chaude et âcre et sentir à la fois un double jet de feu vous traverser dans les deux sens et creuser votre chair.... C'est une jouissance triple, infinie qu'il n'est pas donné de décrire. Mes incomparables lutteurs eurent la généreuse vaillantise de la renouveler jusqu'à extinction de leurs forces.

Depuis, fatiguée, dégoûtée des hommes, je n'ai plus compris d'autre désir, d'autre bonheur, que celui de s'entrelacer nue au corps frêle et tremblant d'une jeune fille timide, vierge encore, qu'on instruit, qu'on étonne, qu'on abîme de plaisir, qu'on assouvit de volupté.... Mais!.... Fanny qu'as-tu donc? que fais-tu?

F — Je suis dans un état affreux. J'éprouve des désirs horribles, monstrueux, Tout ce que tu as senti de plaisir ou de douleur, je voudrais le sentir aussi, de suite, à présent.... Tu ne pourras plus me satisfaire.... ma tête brûle.... elle tourne... Oh! j'ai peur de devenir folle. Voyons! que peux-tu? Je veux mourir d'excès, je veux jouir enfin!..... jouir!.... jouir!

G — Calme-toi, Fanny! calme-toi! tu m'épouvantes par tes regards. Je t'obéirai, je ferai tout;: que veux-tu?

Eh bien! que ta bouche me prenne, qu'elle m'aspire.... là! fais-moi rendre l'âme. Je veux te saisir après, te fouiller jusqu'aux entrailles et te faire crier.... Oh! cet âne! il me tourmente aussi. Je voudrais un membre énorme, dut-il me fendre et me créer.

G — Folle! folle! tu seras satisfaite. Ma bouche est habile et j'ai de plus apporté un instrument.... Tiens! regarde.... Il vaut bien l'action d'un âne.

F — Ah! quel monstre! donne vite, que je tente..... ai! ai!..... ouf! impossible! cela m'étouffe.

G — Tu ne sais pas le conduire. C'est mon affaire. Sois ferme seulement.

F — Quand je devrais y rester, je veux tout l'engloutir; la rage me possède.

G — Couche toi donc sur le dos, bien étendue, les cuisses écartées, les cheveux au vent laisse tes bras tomber nonchalamment. Livre toi sans crainte et sans réserve.

F — Oh! oui, je me livre avec transport. Viens dans mes bras, viens vite.

G — Patience, enfant! Ecoute: pour bien sentir tout le plaisir dont je veux t'enivrer il faut t'oublier un instant; te perdre, te fondre en une seule pensée, une pensée d'amour sensuel, de jouissance charnelle et délirante; quels que soient mes assauts quelles que soient mes fureurs, garde-toi de remuer ou dagir. Reste sans mouvement, reçois mes baisers sans les rendre. Si je mords, si je déchire, comprime l'élan et la douleur aussi bien que celle du plaisir jusqu'au moment suprême ou toutes deux nous lutterons ensemble pour mourir à la fois.

F — Oui! oui! je te comprends, Gamiani. Allons! Je suis comme endormie, je te rêve à présent. Je suis à toi, viens!.... Suis-je bien? attends, cette pose sera je crois plus lubrique.....

G — Débauchée! tu me dépasses. Que tu es belle, exposée de la sorte.... impatiente! tu désires déjà, je le vois....

F — Je brûle plutôt. Commence, commence, je t'en prie.

G — Oh! prolongeons encore cette attente irritée, c'est presque une volupté. Laisse-toi donc aller d'avantage. Ah! bien! bien! Je te voulais ainsi; on la dirait morte..... délicieux abandon.... C'est cela! Je vais m'emparer de toi, je vais te réchauffer, te ranimer peu-à-peu, je vais te mettre en feu, te

porter au comble de la vie sensuelle. Tu retomberas morte encore, mais morte de plaisirs et d'excès. Délices inouïes! à les goûter seulement la durée de deux éclairs ce serait la joie de Dieu.

F — Tes discours me brûlent: A l'oeuvre, à l'oeuvre, Gamiani! A ces mots Gamiani noue précipitamment ses cheveux flottans qui la gênent. Elle porte la main entre ses cuisses, s'excite un instant, puis, d'un seul bond, elle s'élanche sur le corps de Fanny qu'elle touche, qu'elle couvre partout. Ses lèvres entr'ouvrent une bouche vermeille, sa langue y pompe le plaisir. Fanny soupire; Gamiani boit son souffle et s'arrête. A voir ces deux femmes nues immobiles, soudées, pour ainsi dire, l'une à l'autre, on eut dit qu'il s'opérait entre elles une fusion mystérieuse, que leurs âmes se mêlaient en silence.

Insensiblement Gamiani se détache et se relève. Ses doigts jouent capricieusement dans les cheveux de Fanny qu'elle contemple avec un sourire ineffable de langueur et de volupté. Sa main se promène indiscreète, elle touche, caresse, manie chaque trésor. Les baisers, les tendres morsures volent de la tête aux pieds qu'elle chatouille du bout de ses mains, du bout de sa langue. Elle se précipite ensuite à corps perdu, se redresse, retombe encore haletante, acharnée. Sa tête, ses mains se multiplient. Fanny est baisée, frottée, manipulée dans toutes ses parties, on la pince, on la presse, on la mord. Son courage cède: elle pousse des cris aigus; mais un toucher délicieux vient calmer à l'instant sa douleur et provoque un long soupir. — Plus ardente, plus empressée Gamiani jette sa tête à travers les cuisses de sa victime. Ses doigts écartent, violentent deux nymphes délicates. Sa langue plonge dans le calice et lentement elle épuise toutes les raffineries du chatouillement le plus irritant qu'une femme peut sentir. Attentive aux progrès du délire qu'elle cause, elle s'arrête ou redouble selon que l'excès du plaisir ou s'éloigne ou s'approche. Fanny nerveusement saisie, part tout-à-coup d'un élan furieux.

F — C'est trop! oh!... je meurs... heu!....

G — Prends! prends!.... lui crie Gamiani, en lui présentant une fiole qu'elle vient de vider a moitié. Bois! c'est l'elixir de vie. Tes forces vont renaître. — Fanny sans forces, incapable de résister avale la liqueur qu'on verse dans sa bouche entr'ouverte.

Ah! ah! s'écrie Gamiani? d'une voix éclatante, tu es à moi.
Son regard avait quelque chose d'inferral.

A genoux entre les jambes de Fanny, elle s'attachait son redoutable instrument et le brandissait d'un air menaçant.

A cette vue les transports de Fanny redoublent plus violents, il semble qu'un feu intérieur la tourmente et la pousse à la rage. Ses cuisses écartées se prêtent avec effort aux attaques du simulacre monstrueux. L'insensée! elle eut à peine commencé cet horrible supplice qu'une étrange convulsion la fit bondir en tous sens.

F — Oi! oi! Ta liqueur brûle, oi! mes entrailles. Mais cela pique, cela perce... oh! je vais mourir.... Vile et damnée sorcière tu me tiens.... Tu me tiens.... ah!.... — Gamiani insensible à ces cris d'angoisse et de torture, redouble ses élans. Elle brise, déchire et s'abime à travers des flots de sang; mais voilà que ses yeux tournent. Ses membres se tordent, les os de ses doigts craquent. Je ne doute plus qu'elle n'ait avalé et donné un poison ardent. —Épouvanté je me précipite à son secours. Je brise les portes dans ma violence, j'arrive. Hélas! Fanny n'existait plus. Ses bras ses jambes horriblement contournés s'accrochaient à ceux de Gamiani qui luttait seule encore avec la mort.

Je voulus les séparer.

Tu ne vois pas, me dit une voix de râle que le poison me tourmente....
mes nerfs se tordent.... Va-t-en!..... Cette femme est à moi.... oi! oi!

C'est affreux, m'écriai-je, transporté.

G — Oui! Mais j'ai connu tous les excès des sens. Comprends donc, fou!
il me restait à savoir si dans la torture du poison, si dans l'agonie d'une
femme mêlée à ma propre agonie, il y avait une sensualité possible!.... Elle
est atroce! Entends-tu? Je meurs dans la rage du plaisir, dans la rage de la
douleur..... Je n'en puis plus..... heu!..... A ce cri prolongé venu du
creux de la poitrine, l'horrible furie retombe morte sur son cadavre.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK GAMIANI, OU
UNE NUIT D'EXCÈS ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund.

If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:
www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.